désavoué, son autorité est d'un grand poids dans la question. En outre, on ne saurait le méconnaître, l'instruction, nécessaire en tout temps, l'est aujourd'hui plus que jamais; pour quatre motifs, dirons-nous avec M. Jules Simon : « 1° à cause de l'égalité sociale : l'égalité dans la loi n'est que la reconnaissance du droit; l'égalité dans l'instruction, ou du moins dans la partie de l'instruction sans laquelle on ne peut pas étendre tout seul, est la possibilité du fait; 2° à cause des progrès de l'industrie, qui de plus en plus cesse d'employer les hommes comme force matérielle et les utilise comme force intellectuelle; 3° à cause du suffrage universel : le juge doit savoir ce qu'il fait, il doit pouvoir s'éclairer par lui-même; 4° à cause des derniers traités de commerce : le travail national n'étant plus protégé, la richesse d'un pays dépend désormais de la capacité de sa population, et par conséquent de son instruction ; car l'instruction augmente la capacité, et même la capacité professionnelle. » Toutes ces idées de progrès, l'auteur les émet avec tant d'atticisme, dans un style si élégant et si harmonieux, que nous comprenons, sans y souscrire, l'appréciation de M. Vapereau : « La plus grande séduction de la thèse de M. Jules Simon, c'est de l'avoir trouvé pour défenseur. »

—*Écoles au théâtre.* Depuis plus de deux siècles, les critiques, les historiens, les moralistes commentent sur tous les tons la fameuse devise improvisée par Santeuil pour le théâtre d'Arlequin : *Castigat ridendo mores*. On a répété à satiété que le théâtre doit être l'école des mœurs, et que la scène est une tribune d'où le comédien, interprète des sentiments intimes de l'auteur dramatique et faisant causer commune avec lui, doit tonner sans relâche contre les vices et les ridicules de l'espèce humaine. Nous n'entrerons pas dans l'examen de cette importante question, qui exigerait de longs développements déplacés ici, et qui d'ailleurs se produiront plus naturellement à d'autres articles, tels que l'article THÉATRE; mais nous ne pouvons nous empêcher de dire en passant que nous trouvons cette prétention de la comédie au moins fort exagérée, et nous n'en voulons pour preuve que l'exemple suivant. Les parents d'un fesse-mathieu de la plus insigne lésinerie l'entraînent un soir au spectacle, en lui payant sa place, bien entendu. On jouait l'*Avare*, de Molière. Ils espéraient que les rires provoqués par la ladrerie d'Harpagon lameneraient à faire sur lui-même un retour salutaire. Au sortir du spectacle, ils s'empressent de lui demander s'il a trouvé cette comédie de son goût, et quel effet elle a produit sur lui. « C'est une charmante pièce, répond notre avare, une pièce de beaucoup de mérite, et que je me propose bien de voir encore, car on peut y puiser d'excellentes leçons d'économie. » Et voilà comme quoi la comédie *castigat ridendo mores*. Il n'en est pas moins vrai que beaucoup d'auteurs dramatiques ont pris fort au sérieux le rôle de législateurs dont on les a gratifiés si bénévolement, et il ne faut, pour s'en convaincre, que jeter un coup d'œil rapide sur la liste des pièces de théâtre, où cette intention se révèle si manifestement, que le titre lui-même suffit à la dévoiler. Que d'*écoles*, grand Dieu! Tous les âges, toutes les professions, toutes les conditions sociales ont été passées en revue; depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse, depuis le célibataire jusqu'au veuf, depuis le paysan jusqu'aux princes et aux rois, chacun a reçu, par l'organe du comédien, des leçons sévères et de vertes semonces dont il aura dû profiter. Si, dans la foule de ces œuvres, quelques-unes ont obtenu un succès très-légitime d'ailleurs, l'honneur en revient beaucoup moins à l'intention prêtée aux auteurs de châtier un vice ou un travers qu'à l'habileté avec laquelle ils ont su choisir un sujet, et le revêtir d'une forme ingénieuse et intéressante. Voici l'analyse des principales pièces données sous le titre d'*Ecoles* :

École des maris (L'), comédie en trois actes et en vers, de Molière, représentée en 1661. Cette pièce est une date dans la carrière dramatique de Molière; elle marque la grande manière de l'auteur substituant cette fois à des personnages de fantaisie des caractères observés. Le héros est ici Sganarelle; ce personnage a tous les travers de l'égoïsme : entêtement, bizarrerie, brutalité, vanité, etc. Il ne veut sacrifier ni à la convenance, ni à la mode du jour, ni au goût et à l'intérêt d'autrui, ni à la raison, bien qu'il s'estime fort prudent et fort raisonnable. Sganarelle est le tuteur d'une jeune fille, Isabelle, orpheline, que son père a fiancée à son ami par testament. Il aime sa pupille, mais à sa façon d'égoïste tyran. Satisfait, et au delà, de son propre consentement, il se considère déjà comme investi de l'autorité d'époux. Sa précaution constante est de ne souffrir chez la jeune fille aucun plaisir, aucune distraction, aucun objet qui puisse éveiller sa jalousie systématique. Isabelle, qu'il suppose formée à bonne école et convaincue de sa théorie, n'est que résignée. Pour Sganarelle, le plan d'éducation a réussi; il se prépare donc à épouser Isabelle, à cueillir le fruit en sa maturité vermeille, et d'ombrer il triomphe, dès la première scène, en démontrant à son frère Ariste, qui a élevé avec indulgence Léonor, sœur d'Isabelle, la supériorité de son système d'éducation sur le sien. C'est par sa vanité et par sa malveillance, les deux principaux ressorts de son caractère, que Sganarelle va perdre tous les avantages présumés de sa position et de son système. De ces deux vices naîtront toutes les situations où il aura à se défendre. Isabelle aime Valère. C'est Sganarelle lui-même qui servira de messager. Une fausse confidence réussit toujours à tromper un homme vaniteux. Isabelle dira à Sganarelle qu'il est aimé, pour qu'il aille dire à Valère qu'il ne l'est pas, et il ira pour le plaisir d'humilier un rival. Valère ne prend pas le change; il interprète en bonne part la nouvelle qui devait le chagriner et l'étonner tout au moins, si elle eût contenu la vérité. Or Isabelle, inquiète sur le résultat de son stratagème et tirant toujours parti des défauts de son tuteur, qu'elle doit bien connaître, veut que toute méprise soit impossible. Il faut que Valère sache tout et qu'il le sache pertinemment. Une lettre lui révélera tous les mystères de la position et du cœur d'Isabelle. Cette lettre sera un prétendu billet de Valère, qu'on lui renvoie sans avoir daigné l'ouvrir. Sganarelle, toujours heureux des malheurs d'autrui, tant que son intérêt n'en souffre pas, s'empresse de faire la commission. Grâce à sa maligne complaisance, Valère sait qu'il est aimé et qu'Isabelle ne veut pas d'autre mari que lui; mais une entrevue ne déplaira pas aux deux amants, et cette entrevue, ménagée par Sganarelle, tournera à son dommage et à sa honte. Sganarelle amène donc Valère par la main devant Isabelle. Ici Molière a tracé cette scène piquante où Isabelle, attentive à ne désigner clairement aucun des compétiteurs, supplie celui qu'elle aime de la délivrer de celui qu'elle n'aime pas. Sganarelle s'applique à lui-même l'aveu et la requête, et, dans le transport de sa vanité satisfaite, il donne sa main à baiser à Isabelle. Bien plus, comme Valère sort pour se préparer à recevoir la captive émancipée, il l'embrasse pour compatir à sa douleur. Le soir, à la faveur de la nuit, Isabelle va s'échapper de la maison; sur le seuil, elle rencontre Sganarelle. Sortir si tard! voilà de quoi inspirer des doutes; mais l'ivresse du triomphe fait passer sur tous les indices révélateurs. Sganarelle accepte de confiance le conte imaginé à l'instant même par la fugitive. Elle a cédé la place, elle a laissé sa chambre à Léonor pour entretenir son amant par la fenêtre qui donne sur la rue. Tant mieux, très-bien! pense Sganarelle, qui se donnera le plaisir de trouver en faute la pupille de son frère. Isabelle le prévient, lui assure qu'il est plus séant qu'elle renvoie sa sœur, entre dans sa chambre, simule des reproches à sa sœur, et bientôt la prétendue Léonor sort pour aller au logis de Valère. Cependant Sganarelle, qui s'est tenu caché, est sorti sur les pas d'Isabelle, qu'il prend pour Léonor, et il l'a vue entrer chez Valère. Heureux du chagrin d'autrui, il court informer son frère Ariste du dommage, sans doute irréparable, fait à son honneur. La vérité se découvre. Sganarelle est convaincu d'avoir travaillé à sa perte. Il n'y a plus qu'à marier les deux jeunes gens; le notaire, qui n'est pas loin, vient prêter son ministère.

Le dénoûment, l'un des meilleurs imaginés par Molière, n'est pas exempt d'un sans-façon qui a sa malveillance. Le personnage d'Isabelle, l'un des plus hardis parmi les caractères de femmes, déplairait certainement si l'auteur n'avait entouré sa conduite de toutes sortes de justifications préalables. Ariste convie la série des frères et des amis raisonneurs autant que raisonnables du théâtre de Molière.

« Après le sel un peu gros, mais franc, du *Cocu imaginaire*, et l'essai pâle et noble de *Don Garcie*, l'*Ecole des maris*, a dit Sainte-Beuve, revient à cette large voie d'observation et de vérité dans la gaieté. Sganarelle, que le *Cocu imaginaire* nous avait montré pour la première fois, reparaît et se développe par l'*Ecole des maris*; Sganarelle va succéder à Mascarille dans la faveur de Molière. Le Sganarelle de Molière, dans toutes ses variétés de valet, de mari, de père de Lucinde, de frère d'Ariste, de tuteur, de fagotier, de médecin, est un personnage qui appartient en propre au poëte, comme Panurge à Rabelais, Falstaff à Shakspeare, Sancho à Cervantes ; c'est le côté du laid humain personnifié, le côté vieux, rechigné, morose, intéressé, bas, peureux, tour à tour piètre ou charlatan, bourru et saugrenu, le vilain côté, et qui fait rire. A certains moments joyeux, comme quand Sganarelle touche le sein de la nourrice, il se rapproche du rond Gorgibus, lequel ramène au bonhomme Chrysale, cet autre comique cordial et à pleine ventre. Sganarelle, chétif comme son grand-père Panurge, a pourtant laissé quelque postérité digne de tous deux, dans laquelle il convient de rappeler Pangloss et de ne pas oublier Gringoire. »

Écoutons à son tour M. Nisard : « La création de Sganarelle de l'*Ecole des maris*, c'est la création du premier homme dans la comédie. Qui ne connaît pas Sganarelle? Qui n'est pas un peu Sganarelle? Ses travers, c'est la vanité, l'entêtement, l'esprit de système, la bizarrerie, l'amour de soi, et qui de nous n'en tient pas un peu? Mais, chez la plupart des hommes, il s'y mêle des qualités qui compensent les défauts et qui souvent les cachent. Sganarelle n'est qu'un fort vilain homme. Un mot le résume, c'est l'égoïste. » Non-seulement, dans cette pièce, les situations naissent des caractères, mais d'autres caractères sortent de ceux-là. « Sganarelle, ajoute M. Nisard, est le vrai père d'Isabelle ; c'est comme qu'Arnolphe, dans l'*Ecole des femmes*, en voulant faire d'Agnès une sotte, en fait une fille de sens, qui aura plus de ressources pour lui échapper que son jaloux pour la retenir. Sganarelle, Arnolphe ne connaient même à Molière le droit de faire finir leurs pupilles malhonnêtement; car l'égoïsme mérite l'ingratitude, et le désordre doit être le fruit d'une absurde contrainte. Mais, écrivant pour la comédie, il n'a pas voulu rendre la vérité triste pour la rendre plus forte ; il a donné pour amants aux deux jeunes filles d'honnêtes jeunes gens qui respectent ce qu'ils aiment, et c'est encore un trait charmant de vérité qu'elles aient conservé, malgré leurs précepteurs, un sens moral qui rend leurs tromperies innocentes par la pudeur qu'elles savent y garder. »

Tous ces éloges sont quelque peu affaiblis, sous le rapport moral, par ces réflexions de Geoffroy : « Sous le rapport de l'art et du comique, dit-il, l'*Ecole des maris* est un chef-d'œuvre; la morale était fort relâchée dans le temps où la pièce a paru : il n'y a qu'à lire le livre de Fénelon sur l'éducation des filles pour voir ce que ce prélat pensait des divertissements et des plaisirs que Molière recommande pour l'éducation des demoiselles. L'instituteur comédien ne devait pas avoir la même méthode qu'un pieux archevêque; cependant on n'a jamais reproché à Fénelon une austérité outrée ; il était en effet impossible Molière n'a pas eu sur cet article important la sévérité nécessaire, et que les bals, les fêtes et les spectacles ne sont pas la meilleure école pour une jeune personne ; cette même comédie est au niveau des mœurs actuelles et de nos principes d'éducation. Molière semble avoir deviné le changement qui devait s'opérer dans nos idées et dans notre système d'institution; il l'a préparé et pour ainsi dire appelé par ses comédies; il a favorisé la pente générale des esprits vers un régime plus doux,» et peut-être plus périlleux, faut-il ajouter.

Trois auteurs, Térence, Boccace et Lope de Vega, ont fourni à Molière le fond et quelques détails de cette pièce, qui, sous le rapport de l'art et du comique, est un véritable chef-d'œuvre. Molière, suivant son habitude, a embelli tout ce qu'il a emprunté, et, dans tout ce qu'il ajoute, il se montre toujours supérieur à ses modèles. Le titre de la pièce n'est pas strictement exact, puisqu'il s'agit de deux personnages qui ne sont pas encore mariés. Ces deux frères sont pris à l'élence ; à la place des deux filles, ce sont deux jeunes gens qu'élèvent les vieillards du poëte latin. L'*Ecole des maris* est la première pièce que Molière ait cru pouvoir imprimer; elle est dédiée à « Monseigneur le duc d'Orléans, frère unique du roi. »

École des femmes (L'), représentée le 26 décembre 1662. Cette pièce fut applaudie à outrance par les uns et blâmée énergiquement par les autres. Les *enfants faits par l'oreille* et la *fameuse tarte à la crème* soulevèrent les précieuses et les prudes; les *chaudières bouillantes et l'enfer* mirent en révolution la bande noire des tartufes. Les hypocrites de vertu jetèrent les hauts cris pour le ... *ruban*. Molière fut déclaré par le tribunal des bégueules coupable de lèse-moralité et de lèse-religion.

Plaisanteries, mots de goût, Boileau entre autres, prirent la défense du poëte, qui plaida lui-même sa cause devant l'opinion publique dans la *Critique de l'Ecole des femmes*. « Il s'attacha, dit M. Taschereau, à faire retomber sur ses détracteurs le ridicule des accusations portées contre lui, à faire ressortir leur mauvaise foi, et il eut le talent de mettre de l'esprit là où tout autre n'eût mis que de l'amour-propre. » Molière introduisit sur la scène une précieuse qui, en arrivant, se jette sur un fauteuil prête à s'évanouir d'un mal de cœur affreux, pour avoir vu *cette méchante rapsodie de l'Ecole des femmes*. Elle est soutenue par un de ces marquis turlupins que Molière avait déjà joués dans les *Précieuses*, en y faisant paraître des valets qui étaient les singes de leurs maîtres. V. CRITIQUE DE L'ECOLE DES FEMMES.

Cette pièce a quelque analogie avec l'*Ecole des maris*, du même auteur; on y voit un homme qui, imbu de l'idée qu'une femme ne peut être sage et vertueuse qu'autant qu'elle est ignorante et niaise, élève dans sa maison, sous la garde d'un valet et d'une servante aussi niais eux-mêmes qu'il a pu les trouver, une jeune fille, nommée Agnès, qu'on croit orpheline et dont il veut faire sa femme. Sa recette, comme on le prévoit bien, ne lui réussit pas. La fable est extrêmement simple, mais, quoique toute en récits, elle est ménagée avec tant d'art, que tout paraît être en action. « Elle passe, dit Voltaire, pour être inférieure en tout à l'*Ecole des maris* et surtout dans le dénoûment, qui est aussi postiche dans l'*Ecole des femmes* qu'il est bien amené dans l'*Ecole des maris*. On se révolta généralement contre quelques expressions qui paraissaient indignes de Molière : on désapprouva le *cornillon*, la *tarte à la crème*, etc. ; mais aussi les connaisseurs admirèrent avec quelle adresse Molière avait pu attacher et plaire pendant cinq actes par de simples récits. Il semblait qu'un sujet ainsi traité ne dût fournir qu'un acte; mais c'est le caractère du vrai génie de répandre sa fécondité sur un sujet stérile et de varier ce qui semble uniforme. »

Jamais pièce, depuis le *Cid* du grand Corneille, n'eut un plus grand nombre d'admirateurs et de détracteurs.

Le commandeur voulait la scène plus exacte;
Le vicomte indigné sortait au second acte.

On vit un certain original, qui passait pour un grand philosophe, « écouter toute la pièce avec un sérieux le plus sombre du monde, et tout ce qui egayait les autres ridait son front; à tous les éclats de risée, il haussait les épaules et regardait le parterre en pitié, et quelquefois aussi, le regardant avec dépit, il lui disait tout haut : « Ris donc, parterre ; ris donc! » Ce fut une seconde comédie que le chagrin de ce philosophe. Il la donna en galant homme à toute l'assemblée, et chacun demeura d'accord qu'on ne pouvait pas mieux jouer qu'il fit. » Ainsi s'exprime Molière dans la *Critique de l'Ecole des femmes*. Au même moment, à Versailles, la pièce obtenait les suffrages de la cour, et Loret en parla dans sa *Muse historique* :

Pour divertir seigneurs et dames,
Ce jour l'*Ecole des femmes*,
Qui fit rire Leurs Majestés
Jusqu'à s'en tenir les côtés.

Pour son compte, Boileau, encore couvert de la poussière du greffe, annonçait à la France qu'elle avait à honorer une œuvre de génie :

En vain mille jaloux esprits,
Moliere, osent avec mépris
Censurer un si bel ouvrage ;
Ta charmante naïveté
S'en va pour jamais d'âge en âge
Enjouer la postérité.

L'un des détracteurs les plus acharnés de la pièce, le sieur de Visé, après avoir dit qu'elle était mal conduite, que jamais on ne vit tant de méchantes choses ensemble, se dément lui-même sous l'impulsion de sa conscience : « Mais il y en a de si naturelles, qu'il semble que la nature ait elle-même travaillé à les faire : il y a des endroits qui sont inimitables et qui sont si bien exprimés, que je manque de termes assez forts et assez significatifs pour les bien faire concevoir. Il n'y a personne au monde qui les pût si bien exprimer, à moins qu'il n'eût son génie, quand il serait un siècle à les tourner. Ce sont des portraits de la nature qui peuvent passer pour des originaux : il semble qu'elle y parle elle-même, et ces endroits ne se rencontrent pas seulement dans ce que dit Agnes, mais dans tous les rôles de la pièce. » A la bonne heure! voilà qui est d'un honnête ennemi! Le même de Visé a remarqué que le fond de la pièce est emprunté à différents conteurs italiens et espagnols. Ce qui est peu contestable, c'est que le premier acte et le second sont imités de la *Précaution inutile* de Scarron et du *Jaloux* de Michel Cervantes. La quatrième *Nouvelle* de Scarron a fourni le sujet des deux actes suivants. On y trouve toutes les confidences d'Horace à Arnolphe; mais le cinquième acte n'a pas d'autre créancier que Molière lui-même. C'est un tableau vivant de la folle passion qu'il éprouvait pour Armande Béjart et de ses tourments pendant la première année de son mariage.

École des jaloux (L') ou le **Cocu volontaire**, comédie en trois actes et en vers alexandrins, de Montfleury, représentée sur le théâtre de l'Hôtel de Bourgogne en 1664. Santillane est obligé de venir à Cadix avec sa femme Léonor pour assister à la noce de sa belle-sœur, qui va épouser don Carlos, gouverneur de cette ville. La ridicule jalousie de Santillane fait former à don Carlos le dessein de jouer un tour à ce brutal. Le vaisseau qui le porte est attaqué et pris par un prétendu navire turc, Santillane, jeté à fond de cale, est supposé conduit à Constantinople. Comme don Carlos a été autrefois amoureux de Léonor, avant de songer à épouser sa sœur, il a craint qu'on ne soupçonnât qu'un reste de passion ne le fît agir, et il a chargé son valet Gusman de l'exécution de cette plaisanterie. C'est donc Gusman qui joue le rôle du grand sultan. Il feint d'éprouver une vive passion pour Léonor, à laquelle il offre de la faire sultane. On peut juger du désespoir et des craintes de Santillane lorsque Gusman lui dit :

. . . . Deçà, par un arrêt tout neuf,
Prononcé de mon chef, je vous déclare veuf,
Faisant dès à présent défense très-expresse
A vous, époux, défunt de la Grande Turquesse,
D'en être à l'avenir ni triste, ni mari,
Ni de vous en jamais qualifier marri,
A peine de vous voir raser votre perruque
Et vous voir régaler d'une charge d'eunuque.

Pour pousser Santillane à bout, le feint Grand Turc lui commande d'engager Léonor à partager son amour, attendu que cette belle lui oppose toujours le devoir et la vertu, auxquels elle veut rester fidèle. On menace d'empaler Santillane si elle ne se rend. Alors le jaloux est lui-même forcé de la prier de mettre en oubli ce qu'elle lui doit. Une lettre de don Carlos, adressée à Gusman, met fin à la mystification; mais cette missive est conçue en termes qui font croire au jaloux qu'il a réellement été exposé à être houssé (*sic*). « Cette pièce est plutôt une farce qu'une comédie, disait un critique; mais, telle qu'elle est, on y rit, et bien souvent, de choses assez comiques. Il ne faut pas y chercher d'autre mérite. » Il nous semble que ce mérite-là a bien son prix ; c'est celui de diverses pièces de Molière, qui sont restées, pour cette raison, au répertoire. Un reproche mieux fondé à adresser à Montfleury, c'est de pousser trop loin la licence des expressions et des situations; c'était du reste son péché mignon. La comédie de Montfleury est restée très-longtemps au répertoire sous le titre de la *Fausse Turque*.

École des amants (L'), comédie en trois actes et en vers, de Joly, représentée sur le théâtre de la Comédie-Française le 18 octobre 1718. On trouve dans l'*Ecole des amants* une intrigue agréable et vraisemblable, conduite, des scènes filées avec art et un style toujours correct et souvent poétique. Un critique remarque que « Joly, par sa comédie de l'*Ecole des amants*, a détrompé le plus grand nombre des partisans de la folie, qui croyaient qu'on ne pouvait plus divertir le public qu'à force de pointes et d'équivoques. Ces messieurs, depuis la représentation de l'*Ecole des amants*, sont revenus, pour la plupart, de ce préjugé si fatal au bon goût et au progrès de la véritable comédie. Ils conviennent même à présent que, si les auteurs dramatiques avaient tous assez de talent pour orner la scène française de pièces semblables à la comédie de l'*Ecole des amants*, les spectacles de la France seraient moins fréquentés. » Mlle Dangeville créa le rôle de Lucile avec un charme extrême; Quinault l'aîné, Poisson pere et fils se distinguèrent aussi dans cet ouvrage, qui fut repris plusieurs fois avec un égal succès. Il est étrange que la Comédie-Française, qui ressuscite à tort et à travers tant de pauvretés, n'ait pas encore songé à remettre en lumière l'œuvre de Joly.

École des bourgeois (L'), comédie spirituelle de Dallainval, dont le succès fut grand et mérité. « On y trouve, dit Geoffroy, un naturel, une vérité, un ton de bonne compagnie, moral qu'on cherche en vain dans les productions philosophiques et pédantesques de tous nos petits dramaturges. L'auteur, qui avait un vrai talent, n'en était pas moins un pauvre diable dont le nom est aujourd'hui presque inconnu. »

L'*Ecole des bourgeois* est une attaque hardie contre les nobles et les grands seigneurs. Dallainval cherche à dégoûter les riches bourgeois de l'alliance des courtisans. Sa pièce a été comparée au *Tartufe* de Molière et au *Turcaret* de Le Sage. La comparaison est un peu trop flatteuse, selon nous ; mais il faut reconnaître que Dallainval, jusqu'à un certain point, nous rappelle et la profondeur de vues que nous admirons dans le *Tartufe* et la finesse d'observation que nous prisons tant dans *Turcaret*. Dans l'*Ecole des bourgeois*, il a peint avec beaucoup de gaieté et de naturel, et non sans vigueur toutefois, tantôt l'engouement stupide des roturiers, leur aveugle admiration, leur respect involuntaire et machinal pour les airs de cour, tantôt ce singulier mélange d'insolence et de politesse, de bassesse et d'orgueil qui distinguait les courtisans. Il n'a point craint de forcer les lignes et les couleurs. Regardez-y bien : ces nobles si élégants et si polis, si dégagés d'allure, sont bien près d'être des fripons et des fourbes. Ce marquis de Moncade, à part son titre et son air de noblesse, n'est pas loin d'être un escroc ou au moins un intrigant. Il est vrai que les gens qu'il insulte ou qu'il trompe ne sont guère plus sympathiques : ce sont des agioteurs, des usuriers, des juifs. Mme Argante, la belle mère, ne valent pas mieux que M. de Moncade.

« Cette *Ecole des bourgeois*, dit Geoffroy, déjà cité, n'est pas aujourd'hui d'une grande utilité morale, puisqu'il n'y a plus de bourgeois que les pauvres, et de nobles que les riches; mais elle est toujours fort amusante pour ceux qui connaissent les ridicules qu'on y peint. » Geoffroy parlait trop vite quand il supposait la noblesse et la bourgeoisie à jamais remplacées par la richesse et la pauvreté. Les préjugés que combattait Dallainval sous la Régence n'ont pas encore disparu de la société, tant s'en faut. L'*Ecole des bourgeois* pourrait encore être à l'ordre du jour, quoi qu'en dise Geoffroy. Il est vrai que ce célèbre critique écrivait les lignes que nous venons de citer le 23 messidor an II, et alors il ne se doutait pas de la malheureuse réaction qui devait suivre nos grandes réformes et notre glorieuse Révolution.

École des mères (L'), comédie en un acte et en prose, suivie d'un divertissement, de Marivaux, représentée sur le théâtre de la Comédie-Italienne le 26 juillet 1732. Eraste est amoureux d'Angélique, fille de Mme Argante. Il se déguise en valet pour se rapprocher de sa brette de la jeune personne, le fait passer pour son parent Laramée, afin de lui ménager un tête-à-tête avec Angélique. Frontin, valet de Mme Argante, se défie de cette prétendue parenté d'Eraste avec Lisette, dont il est amoureux; celle-ci se décide à lui avouer la vérité, et il se charge alors de ménager l'entrevue qu'Eraste demande pour approcher le mariage que Mme Argante est prête à conclure entre Angélique et le vieux Damis. Ce Damis n'est autre que le père d'Eraste, qui a pris ce nom pour dérober à tout le monde et surtout à son fils la connaissance de son prochain mariage, quoiqu'il ignore encore qu'Eraste soit son rival. Mme Argante trouve le faux Laramée s'entretenant avec Frontin ; celui-ci fait passer Eraste pour un de ses cousins qui cherche condition, et Mme Argante lui promet de le faire entrer au service de M. Damis. Restée seule avec Lisette, Mme Argante l'interroge sur les sentiments d'Angélique à l'égard de Damis. Le résultat est loin de répondre à son espérance; elle n'est pas plus satisfaite des réponses d'Angélique, qui ne songe qu'à Eraste. La jeune fille est d'une candeur adorable; elle répond à Lisette, qui lui fait observer que, malgré sa résistance, elle sera la femme de Damis : « Eh bien! ma mère n'a qu'à l'aimer pour nous deux; car, pour moi, je n'aimerai jamais qu'Eraste; c'est lui qui est aimable, qui est complaisant, et non pas ce M. Damis, que ma mère a été prendre je ne sais où, qui ferait bien mieux d'être mon grand-père que mon mari, qui me glace quand il me parle et qui m'appelle toujours « ma belle personne, » comme si on s'embarrassait beaucoup d'être belle ou laide avec lui; au lieu que tout ce que me dit Eraste est si touchant; on voit que c'est du fond du cœur qu'il parle, et j'aimerais mieux être sa femme huit jours que de l'être toute ma vie de Damis. » Damis ne tarde pas à se présenter; il prie Mme Argante de lui permettre un moment d'entretien avec sa future épouse. Angélique lui avoue, avec sa naïveté ordinaire, qu'elle ne l'aime pas; il apprend même qu'il a un rival, et, à la faveur d'un rendez-vous nocturne, Damis reconnaît cet amant aimé pour son fils. Après diverses péripéties, le vieillard, revenu à la raison, conseille à Mme Argante de rendre ces deux amants heureux; elle y consent. On commence alors la fête que Damis avait fait préparer pour lui-même; il demande qu'elle serve pour le mariage de son fils avec Angélique. Lisette obtient aussi, en récompense de son dévouement à Angélique, la permission d'épouser Frontin. La pièce finit par un vaudeville, dont voici deux couplets :

Si mes soins pouvaient l'engager!
Me dit un jour le beau Sylvandre,
D'un air tendre.
Que ferais-tu, dis-je au berger?
Il demeura comme un idole
Et ne répondit pas un mot.
Le grand sot!
Il faut l'envoyer à l'école.
L'autre jour à Nicole il prit
Une vapeur auprès de Blaise;
Sur sa chaise,
La pauvre enfant s'évanouit.
Blaise, pour secourir Nicole,
Fut reconnaître que Dallainval,
Le nigaud!
Il faut l'envoyer à l'école.

Cette comédie, vivement intriguée et écrite avec le soin habituel à son auteur, obtint treize représentations consécutives. Mlle Sylvia créa à miracle le rôle d'Angélique, dans lequel elle se montra d'un naturel exquis. La pièce resta au répertoire de la Comédie-Italienne.

École de la jeunesse (L'), comédie en trois actes et en vers libres, mêlée d'ariettes, paroles d'Anseaume, musique de Duni, représentée sur le théâtre de la Comédie-Italienne le 24 janvier 1765. Cléon, le héros de la pièce, est un jeune homme livré à la mauvaise compagnie et absorbé par la passion qu'il a pour Hortense, jeune veuve coquette. Quand la pièce commence, Oronte, oncle de Cléon, arrive en courroux et dit à Dubois, le valet de son neveu, qu'il a envoyé chercher à ce dernier la main de Sophie, sa nièce, qu'il lui destinait. Dubois cherche à l'adoucir en mettant sur le compte de la jeunesse les égarements de Cléon. Oronte consent à accorder à son neveu une trêve de vingt-quatre heures et déclare à Sophie qu'elle ne doit plus compter sur son hymen avec Cléon, qu'il a fait pour elle un meilleur choix; mais la jeune fille prend la défense du mauvais sujet, qu'elle aime en dépit de sa volonté. Cléon arrive et s'émancipe jusqu'à vouloir l'embrasser; Sophie le repousse et lui dit de réserver ses transports pour Hortense. Cléon offre de lui jurer un amour éternel; mais elle demande pour preuve de son serment de presser leur hymen. Cléon s'en défend ainsi :

Mais nous sommes encor bien jeunes tous les deux;
Pour s'aimer, est-il nécessaire
De faire venir le notaire?
Soyons tous deux d'accord et nous serons heureux.

Sophie, indignée de cette réponse, se retire en protestant qu'elle va faire tous ses efforts pour oublier l'ingrat qui se joue de sa tendresse. Oronte arrive en ce moment, et Cléon, par un faux repentir, obtient le pardon de son oncle. Damis, rival de Cléon, propose à celui-ci de renoncer à Hortense ou de se battre avec lui. L'étourdi n'a pas le temps de répondre ; il est assailli par ses créanciers, dont il finit par se débarrasser provisoirement, et il donne rendez-vous à Damis. Le second acte se passe chez Hortense, qui est indignée d'une lettre qu'elle vient de recevoir d'Oronte. Cléon arrive, et, conseillé par Mondor, ami d'Hortense, il achète à un juif pour 500 louis de diamants; mais, lorsqu'il est question de payer, le marchand ne veut point se contenter d'un billet de Cléon, qui est obligé de lui donner 200 louis comptant et le reste de la somme en billets au porteur. Il y a soirée chez Hortense; des joueurs viennent faire la partie de Cléon, qui perd une somme énorme. Damis se présente masqué et rappelle à Cléon le cartel qu'il a accepté; ils sortent ensemble. Le valet du jeune homme accourt bientôt tout essoufflé; il dit aux conviés : « Vous êtes ses amis; pour cette fois du moins, soyons-lui bons à quelque chose; car en ce moment on l'égorge peut-être. » Le troisième acte se passe chez Oronte. Cléon a blessé Damis. Le perfide Mondor lui persuade que son duel peut avoir des suites redoutables pour sa liberté et que, s'il aime Hortense, il doit fuir avec elle; il ajoute que, pour voyager, il faut beaucoup d'argent. Cléon avoue qu'il est sans ressources; Mondor réplique qu'à sa place il serait moins embarrassé. Cléon se décide à voler son oncle. Il s'introduit dans le cabinet d'Oronte et avance jusqu'au secrétaire, dont il a la clef. Un remords le saisit, il veut fuir; mais, en retirant sa main, le secrétaire s'ouvre et il aperçoit un écrit d'Oronte qui le nomme son légataire universel. Il se hâte de quitter ce lieu maudit. Au dénoûment, Oronte, qui a tout appris, pardonne à Cléon en voyant le repentir de ce dernier, qui anéantit le testament en s'écriant :

La bonté le dicta, le crime le déchire.

Cette pièce, dont le sujet est tiré de *Barnevelt* ou le *Marchand de Londres*, tragédie anglaise de Thompson, renfermait de véritables qualités au double point de vue des situations et du style. La partition était très-remarquable. On distingua surtout le finale du premier acte et l'ariette : *Taisez-vous, ma tendresse*. Caillot, Ichesse, Clairval, Larnette, Trial et Mme Laruette se distinguèrent dans les rôles principaux de cet ouvrage, qui fut repris le 11 octobre 1779, avec une nouvelle musique de Prati.

École de la médisance (L'), en anglais *The School for scandal*, la meilleure ou du moins la plus célèbre des comédies de Sheridan, représentée le 8 mai 1776. L'auteur préludait à ses succès parlementaires dans l'opposition anglaise par cette spirituelle comédie, où la méchanceté et même la calomnie sont dépeintes de la manière la plus vive. Sheridan avait été témoin de ces mille bavardages de société qui dénaturent les faits, les grossissent à vue d'œil, et de légères peccadilles font quelquefois des crimes monstrueux. C'est contre cette manie des gens désœuvrés et portés à la méchanceté par les sourires encourageants du monde que Sheridan s'est élevé à la hauteur des plus grands poëtes comiques. Il y a beaucoup de verve et d'esprit dans cette œuvre. En homme qui devait être l'émule des Fox et des Burke et contrarier la fortune de Pitt, il s'est étudié dans les personnages de deux frères, dont l'un est hypocrite et l'autre étourdi, à montrer le peu de cas que l'on doit faire des jugements ordinaires de la société. Joseph Surface, tartufe de mœurs, passe pour un parangon de toutes les vertus, tandis que sir Charles, vrai dissipateur et incapable de dissimuler ses défauts, est l'objet des plus fabuleuses appréciations. Sir Olivier, oncle des deux frères, qui a fait sa fortune dans l'Inde, revient incognito en Angleterre et se présente à ses deux neveux sous un nom supposé. Il s'offre à Charles en qualité de brocanteur et lui achète la collection de ses portraits de famille, dernière ressource du jeune prodigue; mais, parmi ces portraits, il en est un que Charles ne veut pas vendre : c'est celui de son oncle Olivier, qui a eu des bontés pour lui. L'oncle est singulièrement touché de ce souvenir. Cette scène est charmante et pleine de traits excellents. « Je lui pardonne tout, » s'écrie le brave oncle, et, bien qu'on lui dise du mal de son neveu, il reprend toujours : « Il ne peut rien faire de vraiment indigne pour m'en faire mon portrait! » La visite à Joseph, sous le nom de *Stanley*, un parent du côté maternel, pauvre diable tombé dans la misère et que Charles a secouru plusieurs fois, met à découvert l'âme ingrate et fausse du second neveu. Joseph le renvoie avec de douceureuses paroles. Sir Olivier sait désormais à qui il laissera ses richesses. Charles épousera Marie, qu'il aime et qu'on a prévenue contre lui. A cette intrigue se mêlent les amours de lady Peter-Teazle avec Joseph, tandis qu'on la croit occupée de Charles, et ces amours donnent lieu à plusieurs scènes piquantes. Sir Peter trouve sa femme cachée dans la chambre de Joseph, et lady Sneerwell, méchante langue, ainsi que son entourage, en font leurs gorges chaudes d'une manière très-amusante. Un personnage nommé Snake, homme d'intrigues, grand fabricateur de lettres anonymes et d'insertions calomnieuses dans les journaux, comme il s'en trouve dans les bas-fonds de toute société, aide lady Sneerwell dans ses diffamations. « Qu'y a-t-il, dit M. Taine, dans cette célèbre *Ecole de la médisance*? et comment l'auteur a-t-il fait pour jeter sur cette comédie anglaise, qui allait s'éteignant chaque jour davantage, l'illumination d'un dernier succès? Il prit deux personnages de Fielding : Blifil et Tom Jones; deux pièces de Molière, le *Misanthrope* et le *Tartufe*, et de ces deux substances puissantes, condensées avec une dextérité admirable, il a fait un feu d'artifice plus brillant qu'on ait jamais vu. Chez Molière, il n'y a qu'une médisante, Célimène; les autres personnages ne sont que pour lui fournir la réplique; c'est bien assez d'une pareille moqueuse, encore raille-t-elle avec une certaine mesure. Molière met en scène les méchancetés du monde et ne les grossit pas; c'est le contraire dans cette pièce. « Merci de ma vie, dit sir Peter, » une réputation tuée à chaque parole! » En effet ils sont féroces et c'est une vraie curée. Voyez aussi le changement qu'entre ses mains a subi l'hypocrite. Sans doute, tout le grandiose du rôle a disparu : Joseph Surface ne porte plus, comme Tartufe, tout le poids de la comédie; il n'a plus, comme son grand-père, un tempérament de cocher, une audace d'homme d'action, des faç